Document generated on 07/16/2025 7:49 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Edmonton

Maïté Snauwaert

Number 112, Winter 2012

Rest of Canada : de beaux restes ou ce qui reste du beau risque ?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/67861ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Snauwaert, M. (2012). Edmonton. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (112), 45–56.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Edmonton

Maïté Snauwaert

Aux amis restés là-bas

I.

Ils viennent de partout, de toutes les provinces de tous les pays, et puis, parfois, ils viennent du Québec.

C'est une ville d'exilés, bien qu'y soient visibles peu d'immigrés. L'immigration y est homogène ; l'exil, volontaire, comme n'est peut-être jamais l'exil. Les raisons, entend-on, sont économiques. Éducatives. Mon mari a monté son entreprise. C'était plus facile ici que là d'où je viens. L'immigration est blanche, non marquée, canadienne ou européenne. Les immigrants plus anciens, ceux du défrichage, des premières colonies, ceux qui ont fait la région, sont organisés en « communautés ». Beaucoup d'Ukrainiens, de Polonais, d'Indiens et d'autres populations asiatiques. Ici il faut appartenir à une communauté, qu'elle soit religieuse ou sociale, un coin de quartier ou une école, une ethnie. Lorsque s'installe, presque en face de chez nous, une famille noire, nous voulons sortir les embrasser, les saluer, leur porter une corbeille de fruits en signe d'amitié. Il y a un sentiment des années soixante, de ville reculée des États-Unis.

•

Chacun se convainc qu'ici est provisoire. Puis s'installe peu à peu quelque chose comme une vie. Quelque chose qui, subrepticement parfois, et parfois violemment, grandit comme ce qu'ailleurs on appellerait une vie. Un accident devenu sens, dans l'examen rétrospectif, avec toute l'approximation du *comme*, sans se hisser au rang d'existence véritable.

On sent et tout ce qu'on a sacrifié pour venir ici, et tout ce à quoi il faudrait renoncer pour pouvoir repartir. La ville

occupe ce milieu, avec sa laideur fade, ses autoroutes de centres commerciaux, qui la balafrent de part en part.

Pourtant, c'est dans cette ville qu'il nous faut dire que nous vivons : nous le dire à nous-mêmes, le dire aux autres, et faire semblant d'y croire. Ce lieu. Ce point sur la carte. Qui, ni pour nous avant d'y venir, ni pour ceux qui nous sont chers et qui en sont éloignés, n'a jamais rien voulu dire.

II.

Lorsque nous franchissons les portes de l'ancien bourg d'origine, qu'annonce de façon grandiloquente une enseigne faussement coquette, la laideur de la ville est considérable.

Ce lieu nouveau n'est précédé de rien dans nos imaginaires. Nous ne l'avons pas pensé, rêvé, aimé d'avance à cause d'un film, d'une chanson, d'un ami. Quelle place lui assigner dans le registre des villes enchanteresses auxquelles nous avons associé nos vies ? Montréal, Vancouver, San Francisco, Paris… Nul dans ma famille n'en connaissait le nom. Personne n'y a mis les pieds ou alors en passant, sur un chemin vers autre part. Pour nos proches canadiens, il désigne l'ailleurs d'un éloignement non désiré, voire méprisé. Un exil en forme de quarantaine, d'île Sainte-Hélène, de Grosse Île. Pour nous, il porte en lui notre incrédulité.

Avant de partir, pour moi qui m'étais exilée de France pour venir à Montréal, un des amis a eu ce mot : « Alors, tu vas t'exiler une seconde fois. »

•

Il fallait pourtant partir, pour un temps qui durerait peut-être le reste de nos vies, et cela même ne semblait pas avoir de sens. Il nous semblait qu'une erreur, quelque part, avait été commise. Qui serait, forcément, un jour réparée. Que nous allions nous réveiller.

Il fallait partir, prétendre être excités, il y avait l'inconnu, mais plus grande était la peur qu'il n'y ait rien à connaître. Personne à aimer. Nous avions passé l'été à convaincre les

uns, les autres, de notre choix : un choix qui n'en était pas un, commandé par des circonstances professionnelles, économiques. Et nous étions là, comme à la veille d'aucun voyage, les mains vides, le cœur pendant, la tête sèche devant ce paysage inéluctable d'un avenir imprévisible qui prenait forme soudainement, une forme sans souvenir, sans fantasme, rejetée pour ainsi dire par chacun. Mais nous savions : il nous fallait partir. Le camion était chargé, les affaires empaquetées, les boîtes numérotées. Nos émotions profondes depuis longtemps réprimées. Car c'était un pari, n'est-ce pas, un pacte que nous avions fait : le premier qui aurait l'opportunité, l'autre le suivrait. Et l'opportunité, s'il s'en présentait une, il fallait la saisir. Pas hésiter, soupeser. Pas minauder sur la destination.

III.

Quand nous étions venus au printemps pour chercher une maison, il y avait eu des pleurs étouffés dans la salle de bains de l'hôtel, des saignements de nez. L'air était sec comme il l'est toujours dans l'Ouest, avec sa belle poussière dorée, son air de *Far West* qui ne s'est jamais en allé. Il y avait eu de l'épouvante, maladroitement masquée, une alternance de passages à vide et de tentatives de se réconforter, de rire de tout ça comme d'une bonne blague, d'un tour qu'on se jouait. L'impression difficile à saisir était celle de réalité. Tout cela était-il vraiment en train de nous arriver ? À nous ? Qu'avions-nous fait ? Sûrement, une erreur s'était produite. Cette impression d'incrédulité, tenace, nous restait dans la gorge, et aucun n'osait tout à fait l'avouer, voulant se montrer brave, au cas où l'autre flancherait.

Parmi des intérieurs modestes, aux jardins dépareillés, nous avions fini par trouver une maison convenable, sinon à notre goût, joliment refaite au-dedans : notre première maison après une série d'appartements, c'est le seul point sur lequel nous avions insisté. Nous nous imaginions en plein changement de vie, et nous voulions que ce changement, d'une façon ou d'une autre, soit marqué : qu'il y ait davantage

d'espace, davantage d'argent, un luxe, un confort, quelque chose qui nous dédouanerait, qui compenserait notre départ, rachèterait l'absence soudaine de tout ce, de tous ceux qui allaient nous manquer. Le jardin était pour ainsi dire à l'abandon, la façade avait perdu tout décorum, mais l'intérieur nous avait charmés : grand, propre, refait. Et puis le soleil qui entrait.

Il y avait quelque chose de sauvage dans ce paysage sans résonance et sans identité, ce lointain sans conquête et qui nous aspirait, nous aspirait, seul à nous tendre la main dans toute l'immensité. Nous ne savions pas s'il fallait nous lamenter ou remercier.

Nos parcours jusque-là pleins de succès venaient soudain finir là, semblait-il, aboutir plutôt que commencer. Fallait-il s'en plaindre ? S'en féliciter ? Le soutien que nous recevions était ambigu, mal assuré. Professionnellement, nous étions dans le vrai, intimement… Pourrions-nous un jour revenir ? Et que voulait même dire ce mot *revenir*, si nous consentions une première fois à partir ?

Dans l'idée de rendre moins abstrait ce voyage d'une partie de notre vie, nous avions décidé de conduire, de traverser d'un bout à l'autre ce continent à avaler qui allait nous séparer de nos proches, de nos alliés, de notre ville aimée.

Aussi bien, il nous fallait déménager la voiture. Alors nous refîmes en sens inverse, et cette fois plus au nord, ce voyage sentimental qui nous avait fait ramener cette même auto de la Californie à l'Est du pays, de l'Ouest américain au Québec, de Santa Cruz à Montréal. Cette traversée vacancière, nous l'inversions à présent en corvée, en voyage sempiternel et sans découverte, d'un ennui presque interminable, rehaussé seulement, de temps à autre, de la rencontre d'une carriole amish, ou mormone, d'un sanglier sauvage. Il nous fallait lutter. Lutter contre l'endormissement de nos désirs à mesure que nous approchions ; contre l'anesthésie de nos espoirs, à mesure que s'affadissait, que s'appauvrissait le paysage ; lutter contre la tentation de renoncer à toute promesse et de faire demi-tour. Littéralement, nous serrions les dents. Le voyage était lent, arrimé dans nos seules voix, inquiété par

un sentiment d'étrangeté, de folie : la peur de ne pas savoir reconnaître une erreur, au moment d'en commettre une. Ce moment était-il venu ? Était-ce notre nouveau présent, notre futur ? Et si nous allions vivre dans le regret, le sentiment d'échec ?

Nous avancions dans un espace en étalement, sans histoire, un territoire qui se dilatait sans progresser, paysage sans cesse reconduit à lui-même et qui n'existait pas dans nos vies. Sur la route nous pouvions acheter des tartes maison faites par des communautés de bonnets blancs et jupes noires, comme à l'époque de *La petite maison dans la prairie*. Nous riions. Comme rient les enfants dans l'incrédulité où les jette une bonne blague, cet état suspendu où l'on se demande si l'on est vraiment en train de faire ce que l'on fait. Nous ne riions pas de notre désespoir, de nos doutes : nous n'avions pas cette force encore que donne l'autodérision.

Le paysage s'aplatissait et tout sentiment de culture s'appauvrissait dans l'ignorance triste où nous étions de la vie réelle de ces villes indifférentes : Saskatoon, Winnipeg. À Sault-Sainte-Marie, à la croisée des mondes, nous vîmes un film d'anticipation, animé et amusant, désespérant aussi. Il dépeignait un monde où chacun, devenu obèse, ne pouvait plus se déplacer autrement que dans de petits sièges volants, une boisson géante ou quelque nourriture artificielle en main à tout instant. Il semblait consigner tout notre avenir.

Nous étions l'un à l'autre, l'un pour l'autre, plus que jamais, le tout. Tout ce à quoi il était possible de se raccrocher. Tout l'espoir et toute l'ambition. Tout l'ancrage et toute l'aventure. Toute l'existence enfin et encore tout l'avenir.

IV.

Lorsque nous arrivons à Edmonton, la voiture règne en maître. La voiture ou, plutôt, le pick-up. Les clichés font leur chemin, s'installent. S'avèrent, à mesure que nous découvrons la ville.

Dans sa partie la plus laide, deux routes à quatre voies et à sens unique longent un tracé de centres commerciaux,

d'espaces industriels. Qu'aucun urbaniste, aucun planificateur n'a pris la peine d'unifier, de revêtir. Nulle âme qui vive ; rien pour fédérer l'imaginaire. Des enseignes sales succèdent à des stationnements extérieurs, dans un enchaînement auquel ne préside aucune logique. Espace déshumanisé — ou peut-être, jamais humanisé. Cette longueur banale que n'organise aucun sens commun semble avoir concentré dans la ville tous les emblèmes de l'autoroute. Cela dure des kilomètres, plusieurs dizaines de minutes. À la fin de ce tunnel ouvert, de cette double coulée d'incommunicabilité, la vieille ville, Old Strathcona, ses espaces commerçants, ses quartiers résidentiels, ses maisons de ville aux vieilles briques, apparaissent en finale, ses églises.

Ici enfin la brique rouge, chaude, rappelle les régions minières du nord de la France, entre ouvrière et urbaine. Des entrepôts reconvertis font des bâtisses superbes : la halle du Farmers' Market, le TransAlberta Barn avec son festival de théâtre, l'ancienne station de pompiers. La bibliothèque municipale avec son escalier frontal et ses rayonnages de bois. Quand la lumière est belle — elle l'est souvent — en fin d'après-midi, on se prend à espérer, à lire, à se souvenir de jours d'enfance où il faisait bon vivre dans une ville de province, entre la boulangerie et le marchand de légumes, les édifices publics avec leur air rassurant. Ou d'un temps des pionniers qui, eux, y croyaient, y avaient cru : et est-ce qu'ils déchantaient en arrivant ici, est-ce qu'ils trouvaient la tâche trop difficile, trop ardue ?

Des photos ornent les édifices et l'on y revoit des calèches, des robes à crinoline, des trottoirs de bois sur la rue principale. Whyte Avenue, lorsqu'elle se pare des lumières de Noël, est jolie presque, endimanchée, coquette, soudain elle semble s'en vouloir d'être si longiligne, essaie de s'égayer, y parvient, un air de fête lorsque éclate la crise économique et qu'il faut faire venir, des quatre coins de la ville, une clientèle habituée aux centres commerciaux couverts, abrités. Les petites lumières chauffent le cœur, citadines, et la notion même de vitrine. Puis tout est là de l'enfance : les ours animés, les manèges et les

trains mécaniques, les poupées. Il règne un autrefois d'aïeux, un air festif et mélancolique, qui voudrait faire recroire à l'espoir, à la richesse prophétique des lendemains. Cette rue est la seule qui se parcourt à pied, à part les rues toutes identiques des quartiers résidentiels, dans lesquelles on se perd.

Côté centre-ville, c'est le désert des villes de l'Ouest, passé cinq heures. Le samedi, pas âme qui vive, tout le *downtown* est un entremêlement de galeries, de ponts de verre et d'allées souterraines, où la population disparaît. Il semble qu'il faille qu'il n'y ait rien à voir ; que les immeubles s'engloutissent dans une laideur sans forme, dans une indifférence généralisée ; un désintérêt délibéré. C'est la ville fonctionnelle, avec son bon sens crasse, son pragmatisme obscur promu en morale. Tout se passe comme si la beauté était un snobisme, une qualité négative. Il n'est pas question d'en parler, encore moins de la planifier. L'urbanisation est laissée à un état sauvage, comme on laisserait de fausses plantes pousser, sans direction ni travail, sans figure.

Domine, immense, un parc bétonné de parkings construits en hauteur ou bien au ras du sol, dans le visible, comme s'il fallait à toute fin briser le ciel et le construire, lui qui s'étend si bas, si loin. Comme si le ciel aussi pouvait être foré, exploité à l'infini. Comme si, dans l'espace immense de la prairie indisciplinée, il fallait gratter le ciel de l'investissement brutal du tout-terrain, du quatre roues motrices, ériger en occupation virile et verticale la force automobile. Rien ici pour rêver, comme s'il fallait enfin, pour y vivre, avoir depuis longtemps renoncé à l'espoir.

Je viens de France, un drôle de pays avec des paysages précis et tout à coup il y a cette immensité, cet espace vague entre les maisons, ces champs perdus, lointains. Un mélange d'abandon et d'exploitation, de rationalisation de l'espace et d'indifférence à son égard, une sauvagerie entourée de clôtures.

C'est le Canada du reste, de la dépouille industrielle, du retournement des sols ; un Canada informe et inculte, de prime abord, et qui est pourtant à connaître, pour se prévaloir

de le négliger. Une série de hameaux, groupés par une église. Edmonton aussi a ses mille clochers.

La campagne semble devenue banlieue, l'extension de quelque domaine privé, la possession d'un capital. On ne court pas dans les champs, dans les prairies. On ne cueille pas de fleurs sauvages. Une maison se construit, qui aliène le terrain agricole, se le rattache, se l'approprie. D'autres suivent et bientôt la route bétonnée les rejoint, sans pour autant les rapprocher : chacun possède son domaine, supérieur et seul, et seul l'agent immobilier fait le lien.

La division des lots n'est pas chose ancienne, mais du présent, de tous les jours. Elle est là sous nos yeux, on y assiste, elle détruit et creuse pour rediviser, modifier les appartenances, chaque lopin de terre est neuf et attend son propriétaire, son maître, à la campagne comme dans les *tar sands*. L'argent doit sortir de la terre et l'on presse le sol de remplir sa promesse. Mais si le pétrole coule sous la maison, il est la propriété de l'Alberta, et l'on doit vivre ailleurs. Les maisons sont posées ainsi, à la surface des terrains, toujours menacées d'une richesse qui serait à quelqu'un d'autre. Toutes prêtes à disparaître, sous l'éruption du gain.

V.

Pourtant, cette ville où il nous faut dire que nous vivons, trop étalée pour se saisir, s'embrasser, hostile à certaines heures, ou froide et sans beauté, cette ville devient belle, certains jours, comme un amour qu'on aurait trop longtemps négligé.

Comme lorsque, entre les branches au loin, le ciel s'embrase soudain. Agrandit nos regards, dans l'étonnement qu'une beauté puisse surgir, une tendresse s'épanouir, dans l'affaiblissement du soir.

Comme cette fin d'après-midi où, marchant depuis Parkallen où nous vivons alors — ou est-ce Queen Alexandra ? les habitants s'enorgueillissent de quartiers que nous n'arrivons pas à distinguer, et qu'ils appellent des communautés —, je vois le train, le long, le coloré fétiche du train rouge canadien,

ancien et sonore, avec son nom hypocrite peint en lettres noires : Canadian Pacific. Emblème de cette grandeur ambiguë, déchéante, contradictoire de la conquête du territoire et de l'asservissement de ses populations immigrées comme natives ; assemblant des espaces au détriment des hommes. Je vois ce train de marchandises, dans la lenteur déclinante du jour, se découper et grandir sur le fond d'un ciel rose, profond, sans bornes, le ciel de l'Alberta lorsque descend le soir. Dans cette avenue principale où je verrai descendre, quelques semaines plus tard, la forme d'un astéroïde, je m'arrête pour saisir l'instant poignant qu'a fait naître le soir. L'image du train est pure qui se détache dans le lointain du rose, sa douceur générale, l'aspect tendre qu'il donne à la férocité de la ville. Je m'arrête et aspire, un instant, cette joie, car j'ai reconnu, pour la première fois, une forme aimée. De ces formes que, à Montréal, nous cherchions dans nos marches : l'arête d'un toit, le coin d'une maison, lorsque l'ombre s'en empare, la dépouille nue d'un arbre. Ce ciel soudain qui rosit l'horizon, qui agrandit le soir d'une lumière de lendemain, c'est l'Alberta qu'enfin, même si minimalement, je peux aimer, auquel je peux m'identifier. Dont je peux réclamer la force dans mon imaginaire. Car c'est un espace qu'il m'est possible d'écrire, de dire, de photographier.

Il y a aussi ce soir où nous sommes ensemble, nos amis et nous, dans leur jardin, assis devant les restes d'un repas qui vient de se terminer. C'est un de ces beaux soirs d'été où l'imminence de la nuit descend comme une douceur. Nous venons d'ouvrir une bouteille d'un excellent vin argentin, ou chilien, car nos amis reviennent d'un voyage en Amérique du Sud. Il coule dans nos gorges, dans nos sourires, une chaleur amicale. L'enfant n'est pas couché et joue gaiement dans le sable. Tout est lointain, rose-brun, avec des contrastes que l'on commence à voir, des contours qui commencent à noircir.

Nous ignorions que l'éloignement s'accompagne de quelque chose de mythique, qu'il confine le lieu de vie à un mythe, dans l'imaginaire de ceux restés au loin. Nos amis aussi viennent d'ailleurs, ils partagent ces pensées mélancoliques.

L'éloignement confère au lieu de vie quelque chose d'éternellement provisoire, pour ceux qui vivent l'exil ; tout en grevant le présent d'un poids, d'une pesanteur particulière, surprenante, profonde, dans la conscience que nous avons de son caractère transitoire. L'exil est le rappel, non tant au quotidien que dans ces moments mélancoliques du soir, de la réunion amicale qui porte si fort au bilan de vie, à l'énoncé des projets, des soucis, des espoirs, il est le rappel du caractère transitoire de toutes les choses aimées. Du caractère périlleux de toute forme de vie, et peut-être plus encore, de celles que l'on chérit. On prend soudain conscience que l'enfant, un jour, ne jouera plus dans le sable, qu'il retournera à la matérialité des obligations, du devenir adulte, et on lui laisse cette liberté dont il n'a pas conscience, mais dont il jouit, tout entier dans l'instant, voire conscient de sa chance d'avoir été oublié malgré l'heure, malgré le soir, profitant de cette liberté inhabituelle, née de l'inhabitude même.

Notre amie va chercher son appareil photo. Sans qu'un mot soit dit, elle aussi a senti cette fugitivité présente, captable tout à coup, comme un spectre qui ne se serait pas dissimulé, qui serait demeuré une minute de trop parmi les vivants. Elle veut nous prendre en photo, et que nous les prenions, assis dans la lumière délavée avant qu'elle disparaisse, le regard doux et triste, à cet âge du milieu de la vie où l'on n'est pas encore résigné, où l'on n'a pas abandonné ses rêves, ses espoirs, mais où l'on sait qu'il faut les compter, les chérir, deviser d'un plan pour les accomplir. Où le pragmatique a rejoint l'idéal. Son appareil est beau, sophistiqué, un objet riche en soi qui paraît propre à immortaliser l'instant, quel qu'il soit.

Nos amis rêvent de retourner vivre à New York, ou à Austin, où ils ont vécu, aimé, ont des amis. Ils pourraient vivre de la location d'une maison, vivre chichement mais vivre, dans un endroit qu'ils aiment. Nous divaguons doucement sur ces issues possibles, ces rêveries. Forts du désir du soir, qui laisse tout s'agrandir.

Ce n'est peut-être pas alors n'importe quel instant. Car dans ce moment des possibles, des rêves, dans ce soir et dans

notre amitié, il y a ce que nous aurons été : il y a la vie, tant qu'elle est là, la vie tant qu'elle se vit d'incertitude en espoir, de rêve en oubli, la vie qui est toujours là au jour le jour, jour après jour, du matin au soir et du soir au matin. L'exil est aussi cette réalisation : que pour l'instant là est notre vie, parce que c'est toujours pour l'instant qu'est la vie.

VI.

Le ciel s'ouvre, le soir, lorsque le jour a été sombre et blanc, sans soleil, il s'ouvre tout à coup par le milieu, semble se fendre pour laisser entrer toute la lumière refoulée durant le jour. Je suis dans mon jardin, assise à écrire, à méditer sur le temps. Les fleurs sont sorties ce printemps, sans notre aide, et nos chats montréalais, urbains, d'intérieur, ont pris goût à sortir, dans l'espace délimité du jardin. Une puce rouge court sur mon cahier, faisant son chemin rapidement, effrayée, affolée sur la page. Le voisin fait des travaux, décape la façade de sa maison âgée dans ce quartier ancien. Son amie a trouvé un travail à Vancouver, il veut vendre pour la rejoindre. Le quartier est bordé d'arbres, il surplombe la vallée dans laquelle passe, quelque part, la rivière, et plus proche de nous est le ravin.

Dans ce ravin, nous faisons nos marches, le samedi. Nous le traversons jusqu'au café organique qui, de l'autre côté, sert des soupes et des scones maison. Le paysage du ravin change au gré des saisons, mais toujours il creuse la ville de son espace incertain, forestier, moins large que celui de la rivière qui coupe la ville en deux mais aussi plus étrange et plus imprévisible.

Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, et nous ne voulons pas le savoir. Nous avons appris à décider — c'est un savoir tout neuf — que notre vie pouvait nous appartenir, ici ou là, qu'elle émanait de nous et non des lieux où nous vivons. Que nous pouvions projeter dans les lieux nos désirs, les faire nôtres, apprivoiser leur surgissement pour nous les approprier et les transformer en des formes dicibles, intelligibles, pour le monde intérieur du moins qui est le nôtre.

Nous avons appris aussi que notre vie était fragile, qu'elle ne nous appartenait pas tout entière comme nous le croyions. Qu'il nous fallait lui faire entretenir un lien, avec nos peurs et nos espoirs, qui ne soit pas celui d'un problème à une solution. Que c'est la vie plus que la ville qui a ce quelque chose de sauvage et d'imprévisible, de farouchement hostile parfois, seulement parce qu'elle ne s'ajuste pas à notre compréhension préalable. Pas à coup sûr. Alors nous acceptons, nous grandissons, nous agrandissons nos regards, l'un en face de l'autre, l'un et l'autre devant le paysage, lorsque survient le soir, la nuit, le déclin du soleil, et que les bras nous manquent pour embrasser l'ensemble. Nous regardons, nous écoutons, si parfois l'avenir ne serait pas déjà là, avec sa forme non faite, ses allures de cow-boy, à la conquête d'un espace indéchiffrable.

Août 2011